PETITE CAUSERIE.

Le Temps des Tristesses.

Comme des pensers flétris, comme des désirs fanés, les feuilles, à regret, se détachent. La cassure crépite, très douce, dans le somnolent silence, ombré de cuivre, semblerait-il, tant d'or roux fulgure au zénith, tant le sol apparaît, vermeil, sous la jonchée des dépouilles !

Toute la nature se métalise, immobilise ses changeantes nuances, ses reflets légers, en de précises et pesantes couleurs. Où, le vert opalin des saules, et le vert fugace des acacias ? Où, la moire grise des avoines, et le satin prismé des seigles ? Où, dans la coupe de Salviati—la coupe de Venise déjà propice au rêve—où, la goutte, l'unique goutte d'abainthe, qui tombe, irisant l'eau, la veinant de mystérieuses nuées; où, le printemps, apéritif de l'été ?

C'en est fait des songes, c'en est fait des mensonges ? Cybèle surgit sous l'armure, ou sous l'habit de Turcaret. Elle a monnayé les espoirs de la jeune saison ; sur le tapis encore vert des pelouses elle jette innombrablement les louis que le soleil a frappés, tant que la cigale chanta, au plus haut des frondaisons.

Cependant, les invincibles, ceux qu'avril déride à peine : les pins aigus, les mélèzes coiffés d'aiguilles, les cyprès aux nobles contours, semblent revêtir le heaume et la cuirasse, s'apprêter pour la bataille de l'hiver. Leur masse, plus ardue, se sombre ; a sous l'assaut du vent, des chocs sonores, et comme des éclairs de noir acier.

Tandis que les bouleaux, si jolis, il y a un semestre, avec leur écorce ingénue et leur crinière d'éphèbe, apparaissent tout chenus, mais argentés, ainsi que dans la vie, messieurs ayant fait fortune !

Ils n'en sont pas plus gais pour cela ! Et la vigne vierge, cette indépendante, et le sorbier ce subversif, soulignent la mélancolie ou l'ironie de ces métamorphoses, en arborant au flanc des maisons, en égouttant sur les chemins, la pourpre vive dont s'achète la richesse et la gloire—qui tache la semelle d'Alexandre, ou les doigts du gros Crésus !

***

Et l'on voit, l'on entend, l'on "sent" mourir toutes les choses tendres, toutes les choses douces, dont l'âme, divinement, jouissait....

Les oiseaux qu'on ramasse au creux des plates-bandes, sur le sable des allées, ne sont plus ces mignons gais et drôles, tout nus, rien qu'en bec, avec des cure-dents aux ailerons—et qui vous regardaient effrontément, piaillant leur appétit. On les élevait, on les lâchait ; avec eux, un peu de soi-même s'envolait sous les branches, montait plus haut vers les nuages, nichait dans les cimes, au plus haut des hauts sommets.

Ceux qu'on recueille aujourd'hui ont les pattes sèches et l'œil bleuâtre, très las, ayant fourni leur course, abattus par l'âge ou l'ouragan. Ce ne sont plus des mésanges capuchonnées de bleu ; ni des pinsons, plastronnés de rose ; ni même des merles au fluteau jaune, sifflotant gaiement. Ce sont des pies, des corneilles, des corbeaux de la petite espèce—tous les messagers de sinistre augure, tous les précurseurs du froid. Ou alors, quelque fine bête au plumage terne, couleur de cendre ou couleur de terre, dont le flanc saigne, atteint par un plomb meurtrier ; qui s'étire avec une secousse et retombe inerte, dans la main.

Les parterres sont neufs, les fleurs sont défuntes. Au front des lilas, les blanches ou mauves aigrettes sont remplacées par des gonpillons à grains brunâtres. Le glaive de l'archange a cessé de flamboyer dans le faisceau des glaïeuls. Les reines-marguerites, découronnées, dégénérées, ne donnent plus que de pâles et rachitiques rejetons, simulacres de la lignée. Seuls, quelques géraniums vaillants, dépourvus de feuilles comme des chefs sans troupes, persistent, tiennent bon ; éclaboussent de leur pourpre la sécheresse morne des pelouses.

Dans le logis, les abeilles, travailleuses épuisées, les guêpes dont l'élégance persiste sur le velours râpé de leur corsage, entrent pour fuir les nuits froides, pénétrent aussi pour mourir. Parfois un vague papillon fait le fou, le jeune, vers la méridienne. Mais l'éventail qu'agite son épaule est décoloré, tout effrangé. Et que court est son élan, et que bref est son essor ! Il a l'air d'un masque dans un cimetière, du "dernier troubadour" égaré sur un vrai champ de carnage.

La mort est dans tout, la mort est partout ! Son pied nu, son pied de squelette rôde sur le sol hérissé des baïonnettes du chaume comme une armée en marche, ou éventré par le soc des charrues.

***

Ah ! que j'aime mieux la certitude de la saison mauvaise, la cruauté franche de la neige—que je les aimerais mieux, si ce n'était la souffrance des pauvres gens ! Comme je préfère le malheur au doute, la réalité fûtelle brutale aux indécisions douceureuses qui lentement vous minent et lentement vous tuent.

Puis, dans son manteau de glace, l'hiver recèle, au moins, la promesse du dégel ; et du tremblant soleil de mars ; et du réveil des sèves crevant en bourgeons. C'est la tombe, soit.... mais on y peut songer à l'âme immortelle, à l'évasion dans l'infini, parmi la grande sérénité qui émane des sépulcres.

Tandis qu'ici, c'est l'agonie, c'est le râle de ce qui fut beau ; l'imminence de la pourriture ; la déchéance de toutes les grâces ; la décomposition proche de la fleur, de l'oiseau, de l'insecte,—alors que le rayon s'éteint, que la nue se fait morne et la clarté rare ; qu'aucun gazouillis, qu'aucun bourdonnement ne vibre plus, dans l'air assoupi.

Ah ! misère de notre race ! triste sort des éphémères qui, tant de fois, assistent au renouveau des tristesses, symbole de leur propre destin !

Ah ! que n'a-t-on mieux profité des printemps, respiré plus de roses, écouté parmi l'astral reflet qui bleuit les bois, plus de ces sérénades que le rossignol vocalise sous le balcon des étoiles, animant toute l'ombre de sa petite voix !

Car voici l'automne ; dans le tourbillon du vent, les feuilles arrachées passent : illusions abolies que plus jamais on ne reverra ! Ainsi en est-il à chaque retour de ce temps des peines, de la navrante époque, anniversaire de douleur, où, parmi le trépas des choses, comme l'herbe épuisée, comme la bête blessée, on sent, avant soi, mourir son cœur.

Si au moins il reposait en paix, sous une croix, dans le gazon !....

SÉVERINE.

—C'est drôle, disait un de nos chauves, mon frère avait une énorme quantité de cheveux, et les a conservés jusqu'à sa mort.

—Il est mort vieux ?

—A dix-sept ans !

On parlait de la construction du Chemin de fer métropolitain de Paris :

—Il ne se fera jamais, dit quelqu'un.

Pourquoi ?

—Si on le fait passer au-dessus des rues, c'est un projet en l'air ; si on choisit le parcours souterrain, c'est une affaire enterrée.

Examen de géométrie :

—Comment faites-vous un cercle ?

—C'est très simple, monsieur, j'adresse une demande sur papier timbré au préfet de police, et je la fais appuyer par un personnage influent : sénateur, député, haut fonctionnaire.

Au Café :

UN CLIENT.—Votre bière n'était pas bonne hier ; elle m'a fait mal à l'estomac.

LE MAITRE DU CAFÉ.—Allons donc ! ma bière était très bonne ; c'est votre estomac qui ne vaut rien !

LES DÉBUTS DE MASSENET.

L'Opéra-Comique vient de représenter la nouvelle œuvre de Massenet, cette *Navarraise*, joué pour la première fois, l'année dernière, à Londres. En même temps que Paris, Vienne aura la primeur de cette partition.

Plusieurs autres villes ont déjà traité avec les auteurs, et cette *Navarraise* va bientôt circuler à travers l'Europe, comme au reste la plupart des compositions de Massenet.

Voilà donc un musicien qui offre ce cas, assez rare parmi ses confrères, de n'avoir pas trop à se plaindre de sa destinée. Alors qu'à son âge, tant de malheureux artistes attendent encore l'heure si ardemment souhaitée de l'exécution publique d'une de leurs œuvres, lui voit toutes les scènes lyriques se disputer ses productions.

Cette heureuse fortune a-t-elle toujours accompagné M. Massenet dans sa carrière ? Il s'en faut ! et l'histoire de ses débuts est faite pour encourager ceux que la malechance semble poursuivre,

D'abord il naît en des conditions nullement propices au développement normal de ses dons. Ses parents étaient d'honnêtes industriels qui ne pensaient guère à la musique, obligés qu'ils étaient de s'occuper de leur nombreuse progéniture. La famille du jeune Massenet comptait déjà, lorsque le futur compositeur de la *Navarraise* vint au monde, dix enfants. Ainsi donc, milieu médiocrement favorable et situation de fortune peu brillante.

Mais ce n'est pas tout. Ses parents, mus par un sentiment d'affectueuse condescendance envers la passion que trop tôt il témoigne pour la musique, se décident à l'envoyer à Paris. Jules Massenet est admis au Conservatoire et entre dans la classe de François Bazin. Il ne se doute pas, le malheureux, de ce qui l'y attend !

François Bazin, professeur expert dans la technique de son art, mais peu perspicace comme psychologue, déclare son élève insuffisamment doué pour la musique ; puis, mal disposé, il s'offusque un jour, de quelque gaminerie d'enfant sans conséquence, et chasse brutalement de sa classe le jeune Massenet, en lui jetant à la tête l'épithète peu flatteuse de brebis galeuse.

Voilà le pauvre enfant, tout penaud, qui fond en larmes, et va chercher un refuge auprès de sa mère qui se trouve à Chambéry. Là on cherche à le dissuader de la musique ; lui-même n'éprouve plus alors qu'un penchant assez faible pour un art qui lui vaut d'aussi fâcheuses avanies, de si cruels mécomptes.

Néanmoins, petit à petit, l'oubli se fait dans son âme ; mais craignant le courroux paternel, il part tout seul en cachette de chez lui et se dirige vers Paris. Il arrive en piteux état à Lyon. Dénué de tout, il se décide à implorer le secours d'un ami de sa famille qui habite en cette ville, et va frapper à sa porte. Mais l'ami peut confiant en ces escapades de jeunes gens le renvoi à sa famille.

Celle-ci, touchée d'un si grand dévouement envers la musique, y reconnait enfin les signes irrécusables d'une indéniable vocation. Elle renonce donc à toute résistance, et Jules Massenet est ramené au Conservatoire de Paris et remis cette fois entre les mains de M. Reber. Ce changement produit un heureux résultat, car nous voyons notre jeune musicien obtenir en 1860, à l'âge de dix-huit ans, assez peu de temps après sa rentrée, un premier accessit d'harmonie. M. Reber, frappé de la rapidité des progrès de son nouvel élève et de son heureuse organisation musicale, lui conseille de ne pas s'attarder dans sa classe et de passer aussitôt dans celle de M. Ambroise Thomas pour y compléter et y parfaire ses études. C'et avis est suivi et trois ans après, Massenet reçoit et le premier prix de fugue et le premier grand prix de composition musicale.

La cantate qu'il mit en musique avait pour titre *David Rizzio*.

L'enseignement de l'auteur de *Mignon* fut, comme on voit, des plus favorables à l'auteur de *Manon*.

On rapporte que, pendant son séjour dans la classe d'Ambroise Thomas, le jeune Massenet, se sentant encouragé par les conseils bienveillants de son maître, apportait une quantité considérable d'essais de toute nature, de nombreuses pages vocales et instrumentales. Cette fertilité de production qui s'épanchait en d'intarissables flots mélodiques n'était pas sans agacer quelque peu les autres élèves. Massenet noircissait du papier avec tant de facilité, il apportait au professeur une manne si copieuse, qu'il accaparait presque toute la séance à lui seul, et qu'il ne restait plus de temps pour corriger les autres devoirs.

On en vint bientôt à le railler, à se moquer de lui. Mais, heureusement, Ambroise Thomas, qui discernait dans ses essais des qualités réelles, arrêtait les quolibets, prodiguant au jeune compositeur les encouragements et le félicitant de sa verve féconde.

Massenet y gagna de l'assurance, prit confiance en lui, et, dès sa sortie du Conservatoire, son prix de Rome obtenu, chercha à se frayer une voie, soit au concert, soit au théâtre.

Il parvint à faire jouer sa première suite d'orchestre en 1867, aux concerts que dirigeait alors Pasdeloup dans la salle de l'Athénée, et obtint un fort joli succès.

Peu de temps après, le 3 avril de la même année, il aborda l'Opéra-Comique avec un petit acte dans lequel il avait pour interprètes Capoul, Mme Girard—la mère de l'étoile des Bouffes-Parisiens,—et, détail curieux à noter, Mlle Heilbron, qui devait être la créatrice de *Manon* dont la fortune a été si brillante à l'Opéra-Comique.

Après la guerre, Massenet donne à la salle Favart *Don César de Bazan*, fait présenter à l'Opéra le *Roi de Lahore*, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles *Hérodiade*.

L'ère fâcheuse des débuts était définitivement close.

Il n'y a pas à mentionner ses autres œuvres jouées depuis sur les deux grandes scènes lyriques de Paris, tout le monde les a présentes à la mémoire.

Massenet a aujourd'hui cinquante trois ans. Son œuvre est déjà suffisamment variée et considérable pour que sa personnalité musicale se dégage avec précision et netteté, et puisse être l'objet d'études intéressantes. Il a donc atteint cette situation éminente qu'ambitionne légitimement tout artiste qui croit pouvoir apporter une note particulière et caractéristique dans le concert artistique européen.

Dernièrement, l'aimable Mme Chapuzot disait à l'illustre docteur Z....:

—Ah ! docteur, votre profession est bien cruelle ! Comment avez-vous le courage d'amputer un membre ? Moi, la vue du sang me fait évanouir.

—Je suis absolument comme vous, madame, répondit finement le docteur ; aussi, quand je coupe des bras ou des jambes, je ferme les yeux....

—De vos victimes ! ajouta quelqu'un à voix basse.

Cri du cœur d'un décavé :

—J'aurai donc toute la vie des mauvais points ! Quand j'étais jeune, c'était à la pension ; depuis que j'en suis sorti, c'est au baccarat !

MODES PARISIENNES.

COSTUMES D'AUTOMNE POUR ENFANTS.

La fillette à droite porte un cache-poussière en cheviot gris-américain, avec pélerine double. Ce manteau est d'un excellent usage pour l'école.

La petite fille a une robe en lainage à carreaux vert et bleu. L'empiècement et les manches sont faits en soie bleue.

La toilette du centre est en serge bleu marine. Le jupe est découpée dans le bas et bordée de soie à carreaux rose et brun. Le plastron et les manches sont faits de la même soie.

NUIT D'HIVER.

Parfout, le 31 décembre est un jour de fête, car chacun prépare les surprises que réserve le lendemain. Quelquefois, on a devancé le jour de l'an, en venant la veille apporter les présents d'usage à ceux à qui on les destine. Depuis le Noël même, nombre d'enfants ont reçu les joujoux souhaités ou les cadeaux convoités; la maison retentit du matin au soir de leurs cris joyeux, et tous jouissent de la bruyante griserie que produisent le plaisir et la nouveauté des sensations provoquées ; elle double la satisfaction des parents et des amis qui ont contribué à faire des heureux, pressés d'étaler leur bonheur avec orgueil. Les jeunes filles apprêtent leurs fraîches toilettes pour les visites de circonstance, tout en babillant à demi voix entre elles ; parfois la veille se prolonge fort avant dans la nuit, pour terminer quelque joli travail d'aiguille qui risquerait d'arriver en retard à son destinataire. Souvent, aussi, dans la pièce où l'on se réunit d'ordinaire après dîner, on attend tous, en famille, que la pendule sonne minuit, afin que la dernière minute de l'année écoulée, tout comme la première minute de l'année qui s'ouvre, trouve réunis tous ceux dont l'affection est cimentée par les liens du sang. De temps en temps, l'un des grands parents soulève sa paupière appesantie pour contrôler sur le cadran l'heure que marque l'aiguille de la pendule ; tous sont jaloux du privilège que leur donne l'âge, et tiennent à être tout prêts à recevoir les premiers le baiser filial de leurs enfants et de leurs petits-enfants, endormis un peu partout, sur les meubles qui leur offrent un abri chaud et confortable : par exception, on les a gardés tout près de leurs mères, pour pouvoir les réveiller à temps quand, minuit sonnant, chacun, tout ému, souhaitera la bonne année à tous....

Comme le temps passe vite pour tous, alors même que la discrète causerie a des moments d'accalmie ! Sous la lampe sont penchées les jeunes têtes brunes et blondes des fillettes qui se diligentent. Ceux qui, pensifs, veillent, le regard perdu dans le vague, plongés dans une rêverie grave, songent au passé, et cherchent à déchirer le voile qui leur dérobe l'avenir,—cet avenir qui appartient à Dieu, et qui, bien souvent, réduit au néant ce que conçoivent nos désirs, et ce que nos espérances croient légitime ! Parfois, un vieil ami, que les circonstances ont permis à la longue de considérer comme un frère, sonne discrètement, et vient, sur le tard, prendre place au milieu du groupe. On le sait seul au monde ou éloigné des siens, et on l'accueille, chaque année, avec un plaisir toujours nouveau, adoucissant sa peine, et lui rendant moins pénible ce vide de l'isolement, que l'on ressent d'autant plus qu'à certaines heures, souvent, on souffre de la joie des autres....

Au dehors, quel que soit le temps qu'il fait, les rues sont sillonnées en tous sens par de nombreuses voitures, et les trottoirs sont encombrés de promeneurs qui flânent et de passants qui se hâtent pour compléter leurs emplettes. Les boutiques, fort achalandées, ont une permission spéciale pour rester ouvertes la nuit entière ; de nombreuses lumières augment l'attrait et la gaieté des étalages. Des restaurants à la mode, dans les grandes villes, des auberges, dans les villages, on entend sauter gaiement les bouchons, alors que les refrains de chansons joyeuses viennent saluer le départ de l'année qui finit et accueillir l'arrivée de celle qui lui succède.

Veille de fête que cette nuit du 31 décembre ; jour de joie pour beaucoup ! Pas pour tous cependant, et les mains des malheureux, tendues fiévreusement vers les heureux de ce monde, racontent assez éloquemment, ce soir-là tout comme un autre, que le malheur ne fait pas trêve, et que la douleur étreint cruellement, et sans répit, ceux qu'elle veut frapper Combien meurent, chaque jour, de froid et de faim, à l'heure où d'autres rient et s'amusent ! combien expirent sans se plaindre, soit que leur prière n'ait pas été entendue des indifférents et des égoïstes, soit qu'ils aient préféré une douloureuse et lente agonie à la honte de tendre la main !....

Minuit avait sonné. Dans une rue large et déserte d'une ville de province fort commerçante, ce même soir du 31 décembre 1872, Léa songeait, accoudée sur son oreiller, au chevet du berceau d'une frêle petite fille dont elle épiait le calme sommeil. Bien pauvre était le logis, dont l'ameublement, bizarre et disparate, eût bien vite donné à penser à l'observateur qui aurait pénétré dans cet intérieur, qu'un triste drame de famille avait ruiné celle qui l'habitait, en brisant à tout jamais une âme qui, faite pour aimer, n'avait encore appris qu'à souffrir : les deux se touchent de si près ! Deux pièces aussi rez-de-chaussée, dans un pavillon délabré, hermétiquement fermé aux regards indiscrets, composaient tout l'appartement. Dans celle qui bordait la rue, les volets de bois étaient clos ; ceux de la fenêtre intérieure laissaient apercevoir des murs lézardés de longues crevasses, un papier de tenture arraché par places, et un plancher vermoulu. Une table en bois commun, deux chaises de paille, un minuscule fourneau, posé dans un coin, en formaient le piètre ameublement. Près du fourneau étaient accrochées deux cuillères d'étain, une petite passoire, une bouillotte et deux cuillères en bois. Sur la torchon très propre qui recouvrait la table, se voyaient rangés, outre la vaisselle de faïence,—dont tout le service se composait de six assiettes plates et de trois assiettes creuses,—une salière, deux verres communs, une bouteille pleine d'eau, un saladier de porcelaine, à demi rempli de lait, et deux couverts de métal — Point de bois, ni de charbon ; point de pain non plus, hélas ! et, quoique la bise soufflât avec violence, point de feu ! On devait l'allumer rarement, sans doute, car l'eau avait creusé des traces fort visibles sur les murs de cette chambre, du toit au plancher, où elle s'était congelée ; on sentait que cette pièce glaciale n'était point habitée, et même peu visitée.

Dans la seconde pièce, à droite d'une cheminée dont l'âtre était éteint, un lit de fer en piteux état, formait la couchette des plus rudimentaires d'une femme d'environ soixante ans, maigre, cassée, qui dormait, gagnée par une lassitude intense, sur une véritable litière épaisse de paille fraîche. Une couverture brune, en laine grossière, la garantissait moins du froid piquant de cette nuit d'hiver que les vêtements qu'en les quittant elle avait jetés pêle-mêle sur son lit, très sommairement installé. Au dessus de la cheminée, dont la tablette n'était recouverte d'aucun ornement, point de glace ; mais, tout en haut, un œil-de-bœuf en bois, au timbre grave, sonnant des heures qui, souvent, avaient dû paraître bien longues aux hôtes de cette misérable demeure.—A gauche de la cheminée, sur une épaisse planche de chêne, un pot à eau monumental et sa cuvette, placée sur une serviette blanche damassée à longues franges, donnaient au support primitif qu'elle cachait en partie, un certain air d'élégance. Tout à côté un piano, à caisse de palissandre verni, sur lequel étaient posés quelques cahiers de musique, détonnait au milieu de la pauvreté de ce milieu. Entre ce meuble artistique et l'unique fenêtre de la chambre, était monté un grand lit de palissandre, confortablement installé, mais sans baldaquin ni rideaux, bien que, tout le long des murs salpêtrés, l'eau suintât depuis le commencement de l'hiver, et que, le feu cessant, elle formât, petit à petit, des sinuosités qui sillonnaient le plâtre qui crépissait la chambre, et couvrait de moisissures le papier, déteint par intervalles, qu'elle finissait par enlever à la longue sans grande peine. Contre ce lit monumental, sur un haut support de bois, peint en rouge et non verni, semblable à ceux que l'on voit dans les plus pauvres chaumières, était placé un vieux berceau de paille, où dormait à poings fermés une lilliputienne fillette de deux mois, qu'un grand châle de tartan gris rayé de vert, défendait contre le froid rigoureux de la saison, en lui servant, à la fois, de couverture et de rideau. Sur une étroite table de sapin, au pied de cette plus que modeste couchette, était une veilleuse à globe opaque, sur laquelle chauffait doucement le lait destiné à la nigounne, prêt ainsi à lui être offert dès qu'elle ferait mine de le réclamer. Une malle commune et peu remplie était à portée, devant la croisée, et servait d'armoire et de commode : le couvercle en étant levé, on y apercevait des langes bien blancs, préparés pour la nuit, en cas de besoin. Un grand fauteuil Louis XV complétait l'ameublement de cette pièce, où aucun tapis ou rideau épais ne préservait de la froidure les hôtes de cet humble réduit.

L'aube commençait à teindre en rose l'horizon, quand l'enfant, se retournant, tendit les mains, sans ouvrir les yeux. Promptement, la mère attentive et empressée, avec une sollicitude attendrie, mit la bouteille entre les menottes potelées du "baby," qui, sans hésitation, se hâta d'en avaler goulument le contenu. Prestement et de grand cœur fut pris ce très matinal déjeuner, après lequel l'enfant, lassée et repue, dessera les lèvres, laissa glisser le biberon vide, se pelotonna sous ses couvertures moelleuses, en cachant ses petites mains sous son oreiller.

(La suite à dimanche prochain.)

À la Sorbonne :

L'examinateur, à un candidat bordelais :

—Quels sont les principaux affluents de la Gironde ?

—La Garonne, la Dordogne et l'Océan, qui se jettent dans la Gironde, au Bec-d'Ambez.

Un nègre de l'Amérique du Sud, débarqué depuis quelques jours à Paris, se promène sur les boulevards.

—Que regardez-vous là, demande son guide.

—Je regarde vos arbres ! C'est très curieux, personne n'y moute.

Nos certificats ne sont ni exagérés ni factices, mais bien, des faits vrais, attestant les cures merveilleuses de la Salsepareille d'Ayer.

FLEURS DE SANG.

Dans le volume des Poésies de M. Sully Prudhomme qui portent les dates de 1866 1872, figurent, à côté des *Epreuves*, des *Ecurie d'Augias*, des *Solitudes*, quelques pièces très belles qu'on connaît peu : *Impressions d'après la guerre*. Quatre morceaux seulement sont réunis sous ce titre ; nous publions le premier, où l'âme du subtil philosophe exhale un plainte touchante.

Pendant que nous faisions la guerre,
Le sol-il a fait le printemps :
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entre-tuaient les combattants.

Malgré les morts qu'elles recouvrent,
Malgré cet effroyable engrais,
Voici leurs calices qui s'ouvrent,
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment a-t-elle pu verdoyer,
Comment le lis reste-t-il blanc,
Et la marguerite encore blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain,
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin ?

Leur semble-t-il pas que la honte
Des vieux parterres envahis
Jusque à leur corolle monte
Des entrailles de leur pays ?

Sous nos yeux l'étranger les cueille ;
Pas une ne lui tient rigueur,
Et, quand il passe, ne s'effeuille
Pour ne point sourire au vainqueur ;

Pas une ne dit à l'abeille :
"Je suis, cette fois, sans parfum !"
Au papillon qui la réveille :
"Cette fois, tu m'es importun !"

Pas une, en ces plaines fatales
Où tombe plus d'un pauvre enfant,
N'a, par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant.

De notre deuil tissant leur gloire,
Elles ne nous témoignent rien,
Car les fleurs n'ont pas de mémoire,
Nouvelles dans un monde ancien.

O Fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis :
Ne vous sentez-vous pas les veuves
Des jeunes cœurs ensevelis ?

A nos malheurs indifférentes,
Vous vous êtes sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.

LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Mesmer et Puységur n'auraient-ils pas eu si grand tort, en attribuant au "magnétisme animal", c'est-à-dire à l'existence d'une force émanant de l'opérateur et rayonnant vers le sujet, les phénomènes qu'ils produisaient ? C'est du moins l'opinion qu'émet M. Boirac dans un article intéressant de la *Nouvelle Revue*. Il ne serait pas déplaisant, après tout, de voir réhabiliter un peu les théories des vieux magnétiseurs. Il y eut parmi eux des gens de talent et qui rendirent quelques services. Sait-on qu'il a existé, dans les pays de langue anglaise, de grand hôpitaux où l'on magnétisait régulièrement, pour les rendre insensibles, les malades qui devaient subir une opération chirurgicale ? Dans l'Inde, principalement, le docteur Esdaile vulgarisa ce procédé. Mais la découverte des modernes anesthésiques chimiques, dont l'effet est plus sûr, en fit disparaître l'usage.

D'ailleurs, Braid, justement en l'employant, découvrit que le sujet pouvait s'endormir lui-même, en fixant un objet, par l'effet de l'épuisement de ses centres nerveux ; conclusion qui fut depuis admise en somme par Charcot.

L'Ecole de Nancy, au contraire voit dans le sommeil provoqué un effet de la suggestion, l'imagination du sujet étant fortement impressionnée. Voici maintenant que M. Boirac présente de nouveau l'hypothèse du fluide magnétique, en démontrant que les deux explications précédentes ne peuvent rendre compte de certains cas. Au fond, il semble qu'à mesure qu'on accumule les expériences sur les phénomènes dits psychiques, il s'en dégage de moins en moins une loi générale : ils peuvent se produire sous l'influence d'un assez grand nombre de causes, et, comme on dit que tous les chemins mènent à Rome, il y a aussi plusieurs façons de produire un unique effet.

---

ferme petite poitrine. Et eux, sans savoir bien encore, lui mettaient des baisers dans le cou.

Et Pouf devina gravement le premier

—Toi, tu es tante Belle !

Cependant, tout le monde descendait de voiture, et le marquis et la marquise se précipitaient vers Pouf et Chouchoute ; et Pouf s'exclamait, un peu apeuré.

—Maman ! maman !... c'est le monsieur ! maman, c'est le monsieur !.....

Le monsieur qui, jadis, lui avait fait tant peur en l'embrassant à la porte du jardin de Garches.

Chouchoute, elle, comprenait ; elle murmurait :

—Grand-père !.... mon grand-père !

Oh ! que cela lui fut doux de prononcer ce nom ! Et puis celui de grand-mère ! Le marquis et la marquise versaient d'abondantes larmes, arrachaient les enfants à Isabelle, qui protestait :

—Voyez-vous ? on me les prend déjà !

Mais la jeune fille aperçut alors, sur le perron, Bonenfant, très ému, très embarrassé.

Et elle alla à lui :

—Monsieur Tonton, n'est-ce pas ?

Et avant qu'il eût répondu, elle lui plantait un sonore baiser sur chaque joue.

—Ah ! mademoiselle.... mademoiselle !.... bégaya-t-il. C'est, c'est trop pour moi....

—Non, déclara Jean. On n'en fera jamais trop pour récompenser son dévouement. Mais que s'est-il donc passé, mon bon ami ?....

Nous avons hâte que vous nous expliquez.

Le visage de Bonenfant redevint goguenard ; car enfin il triomphait.

—Venez, dit-il. Venez tous !.... J'ai pris la liberté, monsieur le marquis, de m'introduire dans votre cabinet avec mon prisonnier....

—Votre prisonnier ? fit M. d'Auseraie abasourdi, en lui serrant la main.

—Vous allez voir.... et entendre. Veuillez me suivre.

Tout le monde se rendit dans le cabinet du marquis où Pronys se tenait renfoncé dans une encoignure de bibliothèque.

Bonenfant alla à lui et, le prenant par l'oreille comme un gamin, l'amena au milieu de la pièce.

Et joyeusement. :

—C'est fort simple : ce gaillard-là nous avait volé M. Pouf.... tout bonnement.

—Hein ! fit Isabelle, s'avançant menaçante vers le drôle, tandis que Jacqueline, la gorge serrée rien que par la pensée du danger couru, prenait son fils et l'étouffait presque sur sa poitrine.

Bonenfant s'interposa, magnanime. Il avait garanti l'impunité à Pronys.

—Mademoiselle, ce monsieur là, dont, du reste, je ne sais même pas exactement le nom, n'a été qu'un agent subalterne ; et je lui ai promis sa grâce s'il mangeait gentiment le morceau, c'est-à-dire s'il nous avouait ce que nous savons déjà....

Et Bonenfant eut un signe d'intelligence vers Jean Raucourt, puis acheva :

—.... s'il nous avouait le nom du gredin pour le compte duquel il a travaillé ; car, dans ce monde on a beau savoir une chose, on n'est jamais fâché d'en avoir une preuve de plus, n'est-ce pas ? Allons, mon bonhomme, racontez les faits.

Pronys les regarda tous en dessous, surtout Jean Raucourt. Il hésitait. Il se demandait :

—Que savent-ils réellement ? Ne dois-je pas finasser encore et sauver M. Sosthène Letourneux, dont je tirerai ensuite tout ce que je voudrai ?

Mais Jean l'assomma de ces paroles, dites avec le plus tranquille dédain :

—Ne perdez pas de temps à ruser avec nous. J'ignore ce que vous avez pu faire à Paris ; mais je vous préviens que je sais, aussi bien que vous, que vos coquineries n'ont été exécutées que sur les ordres de M. Sosthène Letourneux !

Les jambes de Pronys flageolèrent. Jean ajoutait.

—Le mal que vous auriez fait étant réparé, on vous le pardonnera, ainsi que s'y est engagé mon ami M. Bonenfant ; mais la vérité, je vous prie ! La vérité tout entière ! Nous vous paierons, du reste, le double de ce que vous aurait payé M. Letourneux.

Pronys eut un cynique mouvement d'épaules. Puis, d'un ton grognon :

—Ah ! tant pis !.... Eh bien, oui, c'est bien M. Sosthène Letourneux qui m'avait commandé le coup !

Jean se tourna d'un air de triomphe vers le marquis, qui, malgré ce qui s'était passé la veille, n'admettait que difficilement la culpabilité de son collègue au conseil d'administration de Monzain. Puis revenant à Pronys :

—Quand ?

—Il y a peu de jours ; un soir qu'il revenait de Monzain.

—C'est bien cela, dit Jean regardant encore le marquis. Le jour où le comte Valadin m'avait remis ces fameux papiers.... Ah ! petite sœur, que vous avez été imprudemment généreuse de les brûler !

—Puisque tout s'arrange si bien ! répliqua Isabelle.

—Soit ! n'en parlons plus. Donc, monsieur, vous deviez profiter de mon absence ?

—De votre absence à tous ; car, d'autre part, une dame, qu'il est peut-être inutile de nommer, se chargeait de M. Bonenfant....

Bonenfant devint cramoisi, et très dramatique :

—Nommez-la ! Je ne veux aucun mystère, moi !

—Eh bien, dit Pronys, votre voisine, monsieur le marquis, la baronne de Sarlettes.....

—Cette drôlesse ? s'écria Robert avec exaspération.

Mais Bonenfant calmait tout le monde aujourd'hui. Et il avait préparé sa petite explication qui arrangeait tout sans trop blesser la vérité.

—Monsieur d'Auseraie, dit-il à Robert, c'est en effet une triste personne. Il y en a quelquefois comme cela dans les familles dont on se passerait bien....

—Mais.... ce n'est pas une de vos parentes, monsieur Bonenfant ?

—Si, hélas ! Et la coquine a profité de cela pour me relancer jusqu'à Garches, pour m'attirer un quart d'heure hors de la maison....

—Pas plus ! affirma Pronys.

—Le temps de la remettre en chemin de fer ! Quant au petit, continua Bonenfant, il était chez monsieur que voici, très bien soigné par madame son épouse. Là-dessus, rien à dire.

—Comme tout cela s'enchaîne et s'explique de soi seul ! dit Jean. M. Sosthène Letourneux voulait se faire une arme, avoir un otage contre nous !

—Mais c'est abominable cela ! s'écria Isabelle. J'admire que vous puissiez en parler avec un tel calme !

—C'est, en effet, d'une jolie coquinerie, petite sœur ; mais, comme on dit, M. Sosthène Letourneux ne la portera pas en paradis. Quant à vous, monsieur, vous vous appelez ?....

—Pronys, pour vous servir.

—Votre adresse, s'il vous plaît ?

—Je la sais, déclara Bonenfant avec l'ampleur du succès. J'ai cueilli monsieur, ce matin, au saut du lit.

—Eh bien, monsieur Pronys, reprit Jean, vous devez avoir déjà réfléchi que vous avez tout intérêt à être de notre côté ?.... Or donc, je vous prie de ne pas rentrer chez vous d'aujourd'hui et surtout de ne pas aller communiquer votre mésaventure à M. Sosthène Letourneux pas plus qu'à Mme la baronne de Sarlettes. Vous n'avez plus rien à attendre d'eux, puisque vous avez définitivement échoué ; et vous avez tout à attendre de moi. Je vous rends votre liberté maintenant ; je vois, dans vos yeux, que je puis absolument compter sur vous ?

—Oh ! absolument, monsieur.

Et Pronys ajouta avec autant de philosophie que de platitude :

—Je suis toujours du côté du manche.

Il allait se retirer, ravi d'être quitte à si bon marché ; mais Bonenfant l'arrêta.

—Une minute, s'il vous plaît ! Je n'ai pas fini, moi. Vous me permettez d'appeler votre concierge, monsieur le marquis ?

—Faites, monsieur Bonenfant. Nous n'avons tous qu'à vous obéir ; vous êtes le triomphateur de ce jour.

Quelques instants après, le concierge, introduit, avec la plus amusante solennité, par Bonenfant, remettait à Isabelle le pli déposé, la veille, pour elle, dans la boîte aux lettres.

La jeune fille sourit, en voyant l'orthographe de son nom.

N'ouvrez pas encore, dit Bonenfant.—Vous connaissez bien ceci, monsieur Pronys ?

L'agent interlope avoua sans trop de manières.

—Et savez-vous ce que cela contient ? interrogea Bonenfant.

—Ma foi, non !

—Mais c'est bien ce que vous avez apporté hier tandis que je vous espionnais ?

—Oui.

—Et, interrogea encore Jean Raucourt, c'est M. Sosthène Letourneux, toujours, qui vous avait chargé ?....

—Naturellement.

—Puis je ouvrir ? demandait Isabelle.

—Ce doit être quelque vilenie, petite sœur, dit Jean.

—Raison de plus pour la connaître bien vite.

Elle déchira l'enveloppe et partit aussitôt d'un fou rire.

—Oh ! que c'est amusant ! que c'est amusant ! s'écriait-elle.

Et elle lut à haute voix la stupide lettre anonyme rédigée par Sosthène.

—Vrai, déclara-t-elle quand elle eut achevé, c'est d'une jolie maladresse. S'imaginer que je croirais Michel capable d'avoir livré des photographies de moi à cette demoiselle !....

Cependant, Robert et son père fronçaient les sourcils, ne pouvant s'expliquer comment des photographies de Mlle d'Auseraie avaient pu se trouver soit entre les mains de Sosthène, soit entre celles d'une baronne de Sarlettes.

Et Isabelle riait toujours.

—Oh ! que je le ferai enrager mon bon Michel, mon distrait, mon étourneau de Michel !.... Ne te rappelles-tu pas, mon cher Robert, que tu lui avait justement demandé des photographies de moi ?....

—En effet ; et je ne